

Anthropologie et Sociétés



Lucille PROVOST. *La seconde guerre d'Algérie. Le quiproquo franco-algérien.* Paris, Flammarion, 1996, 199 p., bibliogr.

Marie-Blanche Tahon

Volume 20, numéro 2, 1996

Algérie. Aux marges du religieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015421ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015421ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tahon, M.-B. (1996). Compte rendu de [Lucille PROVOST. *La seconde guerre d'Algérie. Le quiproquo franco-algérien.* Paris, Flammarion, 1996, 199 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 20(2), 161–162.
<https://doi.org/10.7202/015421ar>

(communauté musulmane), aujourd'hui reprise à son compte par le FIS, entre *watan*² et *jihad*³ ».

« Vieux modèle de la parité entre les frères » dont les sœurs sont absentes. Tant du modèle que du livre, à quelques lignes près. Cela ne surprend pas si l'on suit la logique rigoureuse de la lecture de Carlier. Au nom de quoi aurait-il ajouté quelques « e » muets à certains termes ? On mesure d'autant plus l'absence d'une « représentation au féminin » (j'utilise cette expression pour ne avoir à trancher entre « femme », « mère » ou « sœur ») que l'auteur réussit magistralement, comme j'ai tenté de le faire sentir, à développer une perspective d'*anthropologie* politique, une analyse des événements restitués dans la trame du quotidien, dans la touffeur du concret, dans l'attention aux corps et à leurs postures, aux voix et à leur timbre. L'invisibilité des êtres de sexe féminin ne relèverait donc pas de la méthode, mais qu'elle soit un fait n'a guère préoccupé l'auteur. Il s'agit d'un constat plus que d'une critique. Constat qui devrait inciter à un questionnement anthropologique qui ne concerne pas seulement l'Algérie.

Marie-Blanche Tahon
Département de sociologie
Université d'Ottawa

Lucile PROVOST, *La seconde guerre d'Algérie. Le quiproquo franco-algérien*. Paris, Flammarion, 1996, 199 p., bibliogr.

Si l'on en croit la quatrième de couverture, Lucile Provost est un pseudonyme sous lequel se cache le nom d'un haut fonctionnaire chargé des affaires algériennes au ministère des Affaires étrangères à Paris. La lecture de son livre — elle avait déjà codirigé, avec Gilbert Grandguillaume, le numéro d'*Esprit* (janvier 1995) consacré à la crise algérienne — impose le constat que les hauts fonctionnaires sont malheureusement peu écoutés de leurs employeurs. Si sa vision de l'Algérie influait sur la diplomatie française, on peut parier que beaucoup d'erreurs aux conséquences tragiques seraient évitées.

Je n'entrerai pas ici dans ce débat franco-français. Il me paraît toutefois important de souligner la sortie de ce livre parce qu'il constitue sans doute un des rares exposés de l'actuelle situation politique algérienne qui soit dénué de prise de parti. Plus précisément, il prend parti pour le « peuple algérien » qui résiste à la barbarie présente. Il dénonce (p. 86) « l'une des principales conséquences du conflit actuel [qui] a été d'enfermer les Algériens dans un huit-clos de plus en plus complet. La vie quotidienne de cette société nous est de plus en plus étrangère, hormis les quelques récits souvent très romancés qui sont faits de l'existence de [...] vedettes censées incarner l'esprit de résistance (chanteurs de raï, journalistes, démocrates...) ».

2. Pays, patrie, nation.

3. Combat contre les ennemis de l'islam.

Partisane du dialogue — on sait que, dans le cas d'espèce, ce terme s'oppose à celui d'éradication (des « islamistes ») prônée par une partie de l'armée et de « démocrates » — qui permettra à la scène politique algérienne de se moderniser, Lucile Provost a la dent dure pour les signataires de la plate-forme de Rome. À propos des élections présidentielles de novembre 1995, elle écrit (p. 93) : « Par leur comportement, les Algériens ont témoigné d'une maturité politique supérieure à celle de l'opposition dite démocratique. Vivant sur le sol algérien, ils ont montré qu'ils n'avaient d'autre choix que de voter pour exprimer leur refus de la violence. La stratégie du boycott choisie par l'opposition réelle apparaît comme une grave erreur politique. Celle-ci a été incapable de désigner un candidat unique en son sein, aucun des principaux partis ne voulant prendre le risque de donner le leadership à un homme qui ne soit pas issu de ses rangs. Cette attitude indique le déphasage entre la société algérienne et les hommes politiques, qui se permettent des comportements d'enfant gâté parce qu'ils ont les moyens de ne plus vivre sur le sol algérien, et peut-être aussi parce qu'ils ont peur des responsabilités d'un pouvoir qu'ils n'ont jamais exercé ».

Pragmatique, Provost résiste à la tentation — à laquelle beaucoup ont si facilement succombé — de traiter le FLN en bouc émissaire ; elle souligne l'importance du rôle qu'il devra jouer dans la reconfiguration politique. Mais ce pragmatisme — il est l'une des qualités importantes de cette analyse sans concession — repose sur une réflexion rarement abordée par les observateurs de la scène algérienne. Elle écrit (p. 191) : « Que le pouvoir en place à Alger accepte d'ouvrir des perspectives à la crise serait une première étape permettant de penser l'identité de ce pays et de lui donner un acte de naissance placé entre parenthèses depuis l'indépendance ». On en revient une nouvelle fois, comme dans le livre de Carlier (1995), au constat que la « crise algérienne » est avant tout l'expression d'un problème anthropologico-politique : comment un pays dont les ressortissants sont de religion islamique devient-il indépendant quand il a été colonisé pendant cent trente ans par la République universaliste ? La question ainsi posée, il n'est peut-être pas impossible de donner sens à l'instrumentalisation dont les femmes algériennes (colonisées, puis indépendantes) ont fait et continuent à faire les frais dans l'un et l'autre camps.

Marie-Blanche Tahon
Département de sociologie
Université d'Ottawa

Références

CARLIER, O., 1995, *Entre nation et jihad*. Paris, Presses de Science Po.
